Vingt ans, jour pour jour, après l'explosion de la centrale nucléaire, radioactivité et conséquences sanitaires dues n'ont pas disparu en Aveyron

À l'ombre du nuage Tchernobyl

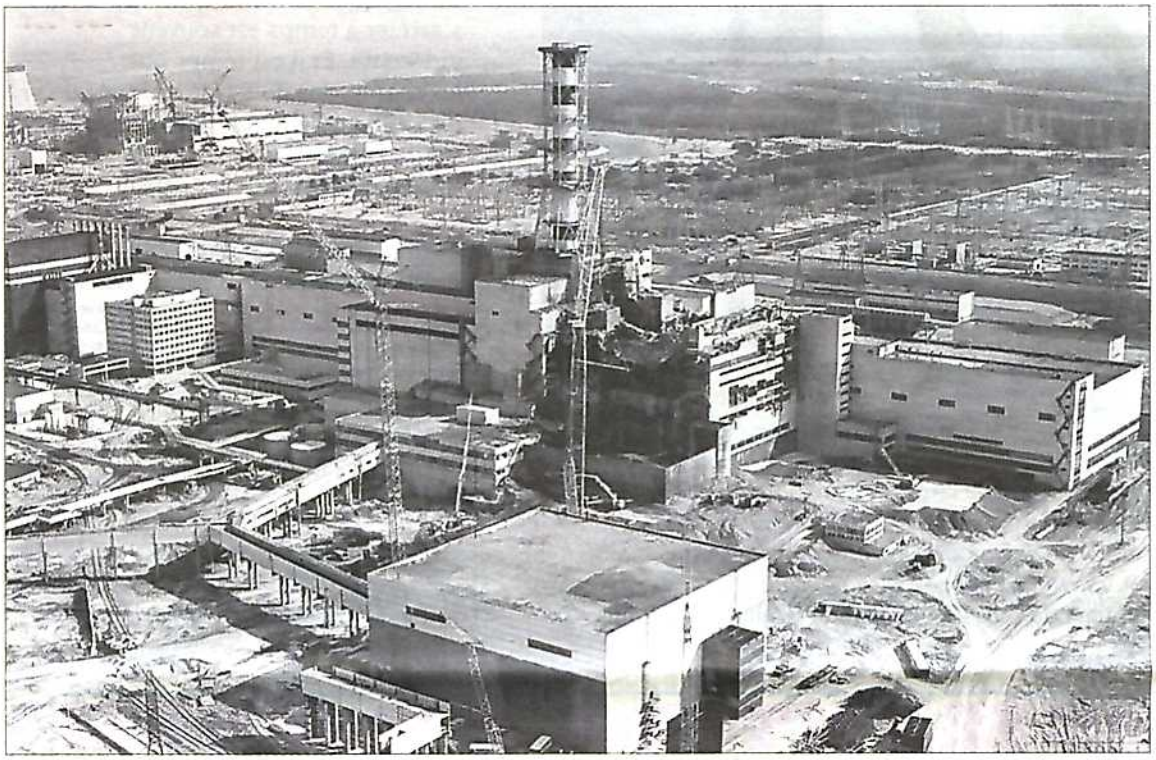


Photo prise d'hélicoptère, en avril 1986, quelques heures après l'explosion du réacteur 4 de la centrale. AFP

Samedi 26 avril 1986 au petit matin, un des réacteurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, explose. Il faudra quelques jours au Kremlin pour transmettre l'information, Mickaël Gorbatchev lui-même devra patienter 48 heures pour être correctement informé. Bilan officiel « *soviétique* » de la catastrophe : 56 morts. Vingt ans plus tard, on parle de 4 000 morts, de 66 000 ou de 93 000. On mesure mal le nombre des victimes, et pour cause : l'ennemi, la radioactivité, est invisible. Mais les conséquences radioactives dues à l'explosion de Tchernobyl vont être 100 fois supérieures à celles des deux bombes d'Hiroshima. La catastrophe aurait pu être pire, tout raser à 350 km à la ronde et rendre difficiles les conditions de vie en Europe.

Durant 10 jours, le réacteur n° 4 de la centrale nucléaire ukrainienne va cracher dans l'atmosphère un « nuage » empli d'iode 131, de césium 134 et 137 et (ce n'est pas une blague) de ruthénium 103 et 106. Le nuage était déjà sur l'Europe de l'Ouest quand ses habitants connaissaient à peine la nouvelle. D'abord la Scandinavie, puis traverser les pays du Sud dont la France, deux fois : par l'Est et l'Alsace, puis par le Sud et la Corse.

Le gouvernement français niera d'abord que le nuage ait touché le pays, mais devra l'admettre, lui aussi, quelques jours plus tard. Le jour du ou des nuages, les alarmes de centrales nucléaires sonnent un peu partout sur tout l'Hexagone, dont celle de Cruas, dans l'Ardèche, à 130 km à vol d'oiseau (ou de nuage) de l'Aveyron. On s'aperçoit que le taux de radioactivité anormalement élevé ne provient pas d'un quelconque problème à l'intérieur des centrales, mais d'en dehors, de l'air. Le nuage est bien passé en France, mais aucune mesure n'est prise par le gouvernement de Jacques Chirac, alors Premier ministre, pour protéger la population des risques d'une contamination radioactive : à peine les épinards d'Alsace seront-ils interdits une dizaine de jours. Ensuite, c'est le silence, jusqu'en 1997 et la découverte de deux sangliers radioactifs dans les Vosges : le nuage de Tchernobyl ne s'est pas contenté de passer au-dessus de la France. Dans une certaine mesure, il s'y est posé.

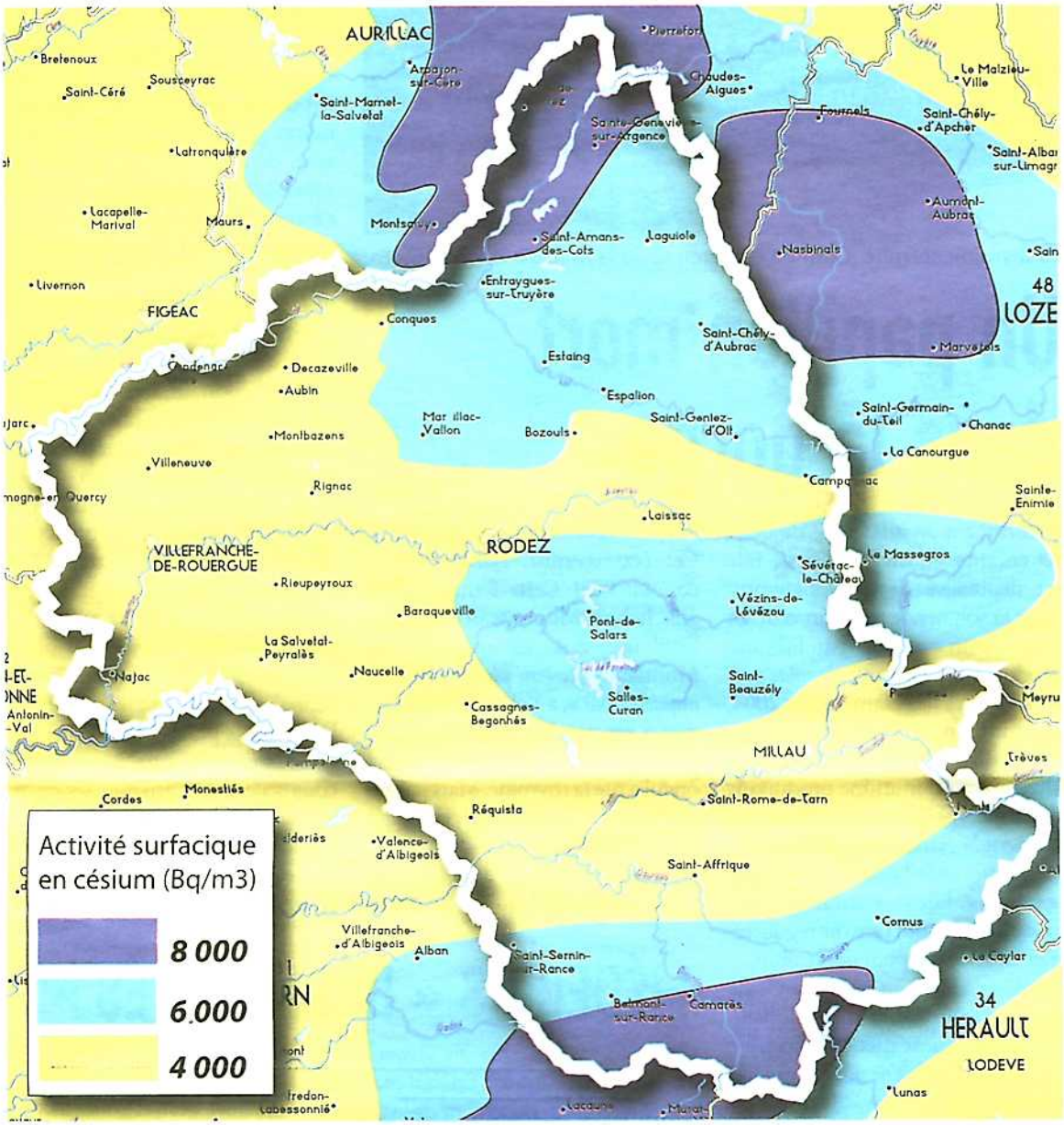
Plus de dix ans plus tard, on s'aperçoit aussi que les maladies de la thyroïde augmentent de façon spectaculaire, mais l'on ne reconnaît pas une relation entre le développement de cette pathologie et l'explosion de Tchernobyl. Où là-bas sévit une épidémie de cancers de la thyroïde. Ici, nous n'avons « *reçu* » qu'un centième de ce que les enfants de Biélorussie, par exemple, ont reçu. En 1997, l'Institut de protection et de sûreté nucléaire (IPSN) publie les premières cartes de dépôts de césium sur le territoire français, en classant les zones de contamination de 1 à 4. L'Aveyron est en zone 3, le Gard en zone 1 (la plus contaminée), l'Hérault, la Lozère ou encore le Cantal en zone 2. Mais le nuage ne s'est pas dilué aux frontières de l'Aveyron. En 2003, une carte plus précise (avec des degrés de contamination paradoxalement en hausse par rapport à ceux de 1997), la première carte officielle, montre que ce sont les reliefs qui sont le plus touchés. Et en Aveyron l'Aubrac et en particulier le Carladez, le Lévézou et le Sud. En avril 2006, nouvelle carte qui n'apporte rien. En 1986, les autorités françaises possédaient sur la contamination « *des chiffres qui ne peuvent être divulgués* ». En 2005, un rapport d'expertise indique que plusieurs relevés établis en France révèlent des valeurs comparables à celles de « *certains territoires proches de la centrale de Tchernobyl* » entre avril et juin 1986.

Et dans les salles d'attente des médecins, comme aux guichets de la Sécu, en Aveyron comme en France, on s'étonne de la fréquence de malades de la thyroïde. Officiellement toujours, l'impact de la catastrophe de Tchernobyl n'a pas eu de conséquence notable sur la santé des Français. Si le taux de dérèglements thyroïdiens constatés est en hausse, c'est parce que la prévention est meilleure. Le 21 avril 2006, le ministère de la Santé enfonce le clou. Le taux d'augmentation des cancers de la thyroïde (4 000 nouveaux cas chaque année en France, et 430 décès) est comparable aux voisins d'Europe de l'Ouest (eux aussi sous le nuage), dit-il, ou encore aux États-Unis (par ailleurs plus gros pollueurs de la planète). Les malades de la thyroïde, réunis en associations, ne souhaitent qu'une chose : être reconnus comme des victimes de Tchernobyl.

ENQUÊTE RÉALISÉE PAR LAURENT ROUSTAN

Sources de l'enquête : Centre Presse, AFP, Commission de recherches et d'informations indépendantes sur la radioactivité, Association française des malades de la thyroïde, Institut de radioprotection et de sûreté nucléaire, « La bataille de Tchernobyl » (de Thomas Jonhson, documentaire).

La radioactivité est encore perceptible



Carte des dépôts de césium 137 dus aux retombées des essais nucléaires dans l'atmosphère, en 2003. *Studio C. P.*

LE MYSTÈRE DU CÉSIUM 137

L'ennemi invisible, aujourd'hui, c'est lui. Le césium 137 sera encore radioactif pendant 10 ans, mais pourrait contaminer les produits forestiers durant des dizaines d'années encore. Radioélément qui « *n'existe pas à l'état naturel* », il s'est déposé à fortes doses dans les endroits montagneux ou à fortes précipitations. L'explosion de Tchernobyl s'est produite un samedi matin. Durant ce week-end, pluies et neige ont frappé l'Aveyron (le 1er mai, l'on skiait encore sur l'Aubrac). Le césium 137 a contaminé tout, et tout le monde, à des degrés divers. Les champignons, mais aussi les céréales,le miel, le lait de vache et la viande de bœuf, comme le souligne le rapport pourtant conciliant de l'IPSN en 1997. Ou encore le miel ou le thym. Avec un effet maximum d'environ un an, mais dix ans plus tard, leur taux de contamination était encore supérieur à la normale. La contamination de l'homme par le césium 137 se fait par ingestion dans 60 à 70 % des cas. Le 30 mai 1986, on décide d'une limite de commercialisation des produits contaminés de 600 Bq/kg (becquerels par kilo). Autorisés, commercialisés, mais contaminés. Or, une étude de l'association humanitaire « Les enfants de Tchernobyl », en partenariat avec le centre de médecine radioactive des sciences d'Ukraine, révèle que la contamination moyenne des Ukrainiens est de l'ordre de 73 Bq/kg. Huit fois moins que la norme admise pour les produits agricoles dans la communauté européenne. Aujourd'hui, on relève encore des taux de dépôts atteignant les 50 000 becquerels par mètre carré, surtout sur les sommets, mais des zones habitées vivent encore avec plus de 8 000 bq/m^2.

LA CENTRALE NUCLÉAIRE DU LAC DE PARELOUP...

La mémoire collective semble avoir oublié ce projet. Aussi bien chez les habitants de la commune de Salles-Curan qu'à EDF... Et pourtant, il y a bel et bien eu un projet de centrale nucléaire de 600 mégawatts, sur les bords du lac de Pareloup. Un projet qui devait être réalisé au cours du VIe plan. EDF avait envisagé de lancer une enquête d'utilité publique en 1966-1967, portant à la fois sur la construction de l'usine et l'implantation d'une ligne à haute tension pour le transport de l'énergie. Tout était prévu : achat de 40 hectares de terrain pour l'usine et 10 hectares pour la construction des 150 villas devant abriter les futurs agents d'EDF. Cinq années de construction avec 1 000 ouvriers qui auraient été hébergés dans des cités pouvant ensuite être revendues à la commune pour en faire un village de vacances. Bien sûr, l'assurance qu'aucune radioactivité n'était à craindre avait été donnée. Cerise sur le gâteau, EDF avait même annoncé que la centrale réchaufferait l'eau du lac de Pareloup de 4 à 7 degrés. L'avenir touristique et économique de la région était assuré...

Le conseil municipal de Salles-Curan s'était félicité de cette installation et s'était prononcé en sa faveur, à l'unanimité. Il avait pris l'engagement de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour faciliter cette installation et avait même remercié EDF et les autorités nationales pour ce projet. C'était en 1966. Depuis, le projet est discrètement tombé à l'eau. Mais ce qui est étonnant est que certains élus avaient voté pour une centrale nucléaire alors qu'ils se sont élevés récemment contre le projet de parc éolien...

P.H.

Source : la Revue du Rouergue, janvier-mars 1966.

Lire la suite en page suivante

SURTOUT, NE PAS STRESSER !

On connaît mal encore comment et pourquoi les maladies de la thyroïde se déclenchent. Selon le Dr Cailhol, ce serait multifactoriel : le stress, mais aussi la pollution, le tabac « *et Tchernobyl, effectivement* » joueraient chacun un rôle dans le déclenchement de la maladie.
Habituellement plutôt héréditaires, les hyper ou hypothyroïdies surviennent depuis Tchernobyl chez n'importe quel individu, avec un « *temps d'incubation* » d'au moins dix ans.
Dix ans après Tchernobyl, on constatait un « *pic* » des nouveaux cas de maladies de la thyroïde.
Les hypo-hyperthyroïdies, comme les cancers de la thyroïde, ont pour conséquence l'ablation de nodules, voire de la glande, ou la destruction de la thyroïde, par ailleurs très importante : elle régule par exemple le cœur, la température du corps, le poids, l'humeur... On n'en meurt qu'exceptionnellement, mais en revanche, un traitement à vie est nécessaire pour compenser la perte de cet organe.
Dans l'état actuel des connaissances, on peut penser à une interaction entre pollution (radioactive ou autre) et stress. Puisque nous pouvons penser être plus ou moins contaminés, le docteur Cailhol conseille d'ailleurs de « *ne pas rajouter de facteurs toxiques : ne pas être stressé, manger bien...* ». Ainsi, les périodes propices au stress, comme l'hiver, pourrait expliquer ces venues « *par vagues* » dans les cabinets médicaux de patients atteints à la thyroïde. De même, comme dans le cas des enfants, plus sensibles au césium 137, un individu naturellement stressé pourrait être plus perméable aux effets d'une contamination radioactive. Pour être tout à fait rassuré, il existe un dépistage « *simple et peu coûteux* » par échographie.
Aujourd'hui en France, une femme sur six et un homme sur neuf connaissent des problèmes thyroïdiens.
Plus de 30 000 Aveyronnais.
Alors surtout, ne stressez pas !

La thyroïde détruite, Corinne est atteinte de la maladie d'Hashimoto.

Un papillon mort dans la gorge

Corinne a 38 ans, mère de deux enfants, et vit à Creissels. Elle est dépressive depuis longtemps. Pour la soigner, le médecin veut lui prescrire un traitement au lithium, produit qui « *exige une thyroïde parfaite* ». Après des examens, fin 2004, le verdict tombe : Corinne est atteinte de la maladie d'Hashimoto, une affection auto-immune produisant des anticorps détruisant irrémédiablement la glande. « *Le médecin m'a précisé que ça fait en gros dix ans que je l'avais* ». Elle met enfin un nom au cauchemar qui l'envoie régulièrement à l'hôpital pour dépression, et qui a certainement ruiné sa vie de couple. Depuis longtemps, elle pleure sans raison, se met en colère, est tantôt « *soit pleine de jus, soit complètement à plat* ».
Aujourd'hui, Corinne est inquiète : elle a rendez-vous avec son endocrinologue. Les radiographies de sa thyroïde, une glande en forme de papillon, montrent plusieurs nodules. Elle craint moins l'opération ou les métastases qu'une éventuelle diffusion de la maladies à d'autres parties de l'organisme. Mais le Dr Caillhol la rassure : les nodules ne sont que les ruines de sa thyroïde, à présent complètement « *détruite* ». Elle n'aura plus aucune complication, assure-t-elle, tant qu'elle suivra son traitement et prendra ses hormones thyroïdiennes, médicament de substitution commun à tous les malades de la thyroïde. Des cachets à vie, voilà la seule certitude pour Corinne dans son existence. Pour le reste, elle a l'impression de se trouver dans un trou noir, avec un papillon mort dans la gorge.
Cet état d'esprit, Isabelle Mesas connaît bien. Cette femme de 48 ans habite Montgiscard, près de Toulouse, mais est originaire de Montlaur. « *Je vais pleurer, ne vous inquiétez pas* », a-t-elle l'habitude de dire à ses proches. Elle ne regarde plus son cou depuis 1998, quand on lui a ôté la thyroïde. Mais pas ses problèmes. En août 2001, elle a fait un petit recensement morbide : il y avait quatre malades de la thyroïde à Montlaur avant qu'elle ne divorce, puis trois autres cas constatés dans sa rue, à son installation à Montgiscard. Après ce décompte et l'explosion d'AZF, Isabelle fait une rechute et subit une nouvelle opération. Aujourd'hui, cette hyper et hypo thyroïdique à la fois vit « *au ralenti* », ne peut pas travailler, se sent déconnectée du monde, se « *fout de tout* ». Sauf d'une chose : la rancœur qu'elle éprouve devant le « *mensonge* » de l'État. « *On n'est pas reconnu,* lance-t-elle, *tant que l'état ne fait pas le nécessaire, on est dans la galère. Ils ne voudront jamais admettre qu'on est malade* ». Elle en parle à Jacques Godfrain, qui fut ministre du gouvernement Chirac en 1986. Sans jamais avoir de « *discussion claire et nette. C'est qu'il y a bien quelque chose* ». Et elle sait qu'elle n'est pas seule dans son cas, et que beaucoup également ignore leur état. « *Il faut toujours se contrôler,* conseille-t-elle, *même pour une prise de poids. Une dépression, de la fatigue, tout ça, ce n'est pas normal* ». Malade à vie, orpheline d'un petit papillon qui lui faisait la pluie et le beau temps, Isabelle milite contre les violences conjugales, pour défendre les « *victimes du silence* », et jusqu'à ce que la France reconnaisse que oui, le nuage de Tchernobyl a bien irradié la vie de 12 à 17 % des Français.

MÉDECINS « DÉSORIENTÉS »

Les endocrinologues ne savent toujours pas sur quel pied danser. Le docteur Annick Cailhol voit arriver « *par vagues* » des patients atteints d'un dérèglement de la thyroïde dans son cabinet de Millau. Quant à savoir si la catastrophe de Tchernobyl en est la cause... Certains préfèrent se taire en invoquant la déontologie, d'autres se taisent parce qu'ils ont effectivement constaté, depuis Tchernobyl, une augmentation des pathologies de la thyroïde, et qu'en parler à la presse n'est pas trop bien vu de l'ordre des médecins. D'autres essaient de comprendre. « *C'est prouvé, je crois, que Tchernobyl a augmenté le nombre de maladies auto-immunes* (hyper et hypo thyroïdies, ndlr), dit le docteur Cailhol, *mais pas le nombre de cancers* ». Pour sa collègue, le docteur Sudres-Izard, de Rodez, « *ça n'a aucune incidence sur les hypers ou hypo thyroïdies, en revanche on a un sérieux doute pour les cancers* ». Cette dernière se dit « *désorientée* » voire « *dépassée* » par ce sujet. Dans les congrès d'endocrinologie, auxquels elle assiste, ses « *maîtres* » la rassurent : « *On nous dit non, il n'y a pas d'augmentation de l'incidence des cancers en France. Chaque année c'est non,* dit-elle. *Mais c'est vrai qu'on entend beaucoup parler de ce qui n'a pas été comptabilisé.* »
La cause de ce flou total, elle est peut-être dans la « *culpabilité* » qu'elle croit détecter dans les politiques : « *Ils diront toujours : on ne sait pas, rien n'est prouvé* ». Pour les 3 280 adhérents de l'Association française des malades de la thyroïde, la culpabilité du gouvernement est une évidence : cinq cents d'entre eux ont déposé plainte, regrettant qu'aucune étude épidémiologique n'ait été réalisée en France.

AVEYRON
LA DÉPÊCHE du Midi
JEUDI 16 MAI 2002

TCHERNOBYL, le département n'a pas été épargné

Radioactivité : quatre plaintes

Gare aux champignons... nucléaires. Photo DDM –

L'Association française des malades de la thyroïde, basée dans le Tarn-et-Garonne proche, vient de déposer 200 plaintes supplémentaires sur le bureau parisien du juge Bertella-Geffroy, celui-là même qui a instruit l'affaire du sang contaminé. Un dépôt symbolique effectué le 25 avril dernier, jour anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl survenue en 1986. Non loin de là, dans ce département du Tarn un fort niveau de radioactivité vient d'être détecté. Dans la « Montagne noire », des prélèvements de sols ont révélé la présence de cesium, du cesium d'origine militaire produit par les essais nucléaires mais aussi celui craché par le funeste nuage russe. « Les amis de la terre » et la CRIIRAD (Commission de recherche et d'information indépendantes sur la radioactivité) envisagent de réaliser d'autres mesures. Ils veulent notamment expertiser les cèpes de Bordeaux et mieux comprendre pourquoi les taux mesurés dans les hêtraies sont près de 10 fois supérieurs.

MESURES

Chez nos voisins, cette actualité, très concernante, intéresse fort l'opinion publique. Dans l'Aveyron, c'est calme plat. Reste, informe Roland Desbordes, président de la CRIIRAD, que « votre département a bien été touché en 1986 ». Il allègue notamment à l'appui deux mesures effectuées, dans les environs de Rodez, en 2000 et 2001. Mesures qui indiquent la présence de cesium 137 et « une radioactivité résiduelle de 4.000 becquerels par m² ». L'Aveyron se situerait « plutôt dans une moyenne basse », relativise le même. En Rouergue mais plus largement sur toute la bande centrale, aucune pluie n'est venue précipiter les particules contenues par le dangereux nuage. Seuls des dépôts secs ont pu s'opérer.

Depuis 1986, « cette radioactivité a migré en profondeur », à une quinzaine de centimètres de la surface, analyse Roland Desbordes. C'est, selon lui, « assez loin pour ne pas poser de problèmes sanitaires ». Seuls, peut-être, les champignons sont-ils contaminés, à cause de leur mycélium souterrain.

En somme, il n'y aurait plus guère à redouter aujourd'hui. Il faudrait plutôt craindre des possibles conséquences du passé proche. Roland Desbordes explique que juste après le passage du nuage les 4.000 becquerels d'aujourd'hui devaient se compter près de 20 fois plus, autour donc de 80.000 becquerels. Un tel niveau de radioactivité était-il dangereux pour l'homme ? « Dans les pays voisins de la France, répond le président de la CRIIRAD, un tel seuil aurait débouché sur la prise de mesures afin de retirer les éléments contaminés de la chaîne alimentaire. » *Jean-Pierre LAGRANGE*

Ingestion de substances nuisibles

L'association française des malades de la thyroïde (1) a une correspondante dans le département. Michèle Taudou, chirurgien-dentiste dans le sud Aveyron, explique que quatre des 400 plaintes contre X pour ingestion de substances nuisibles sont d'origine aveyronnaise. L'une d'elles émane d'une jeune femme de 23 ans. Les plaignants, indique le docteur en chirurgie dentaire, ont déclaré la maladie, soit la forme auto-immune, soit la forme cancéreuse, après 1986 bien sûr. Le docteur Taudou informe que l'association nationale compte une trentaine d'adhérents aveyronnais. L'intéressée tient une permanence chaque vendredi, renseignant les gens qui peuvent adhérer à l'association nationale. Cette dernière compte désormais des centaines d'adhérents. Voici les coordonnées de l'une et de l'autre : Michèle Taudou, le vendredi de 9 à 12 h au 05.65.58.73.93 ; Association française des malades de la thyroïde (AFMT), BP n°1, 82 700 Bourret.